

L'Arabe, Instrument de Transmission Internationale de la pensée (1)

«La survie internationale de la langue arabe est un élément essentiel de la paix future entre les nations» (Massignon)

Abdelaziz Benabdellah

L'Alecso, organisation arabe de science, de culture et d'éducation, assure, par l'intermédiaire du Bureau de Coordination de l'Arabisation, la normalisation et l'unification de la terminologie arabe, sur le plan civilisationnel, scientifique et technique. Cette mission est d'autant plus péremptoire et d'actualité, que la langue arabe est devenue un des six instruments de travail à l'O.N.U., réintégrant le rôle éminent qu'elle a joué, jusqu'au début des Temps Modernes, comme langue véhiculaire de la science et de la Pensée.

Au VII^e siècle, un grand mouvement intellectuel animait les universités d'Orient ; cependant, ce ne fut ni le syriaque, ni le pehlvi, ni la langue hellène qui allaient en profiter «mais bien celle d'un peuple qui avait vécu jusque-là un peu en dehors des lisières du monde civilisé, et que rien ne précise Max Vintejoux - ne semblait appeler au rôle immense qu'il allait cependant jouer dans l'histoire de la civilisation : le peuple arabe». Cette langue était en effet, depuis longtemps, une langue littéraire. Mais c'est aux avantages matériels et spirituels découlant de l'Islam, «plus qu'au décret oméiade rendant la langue arabe obligatoire dans les textes officiels, qu'il faut - constate l'auteur du *Miracle arabe* - attribuer la rapidité de la propagation dans l'empire de la langue de Mahomet». Cette transformation profonde, succédant à une déshellénisation systématique, donna lieu, pendant tout le cours du VIII^e siècle, à «la plus grande confusion» dans les langues comme dans les religions du Proche-Orient.

Au contact des Arabes, des nations aussi antiques que celles de l'Egypte et de l'Inde «ont adopté leurs croyances, leurs coutumes, leurs mœurs». Bien des peuples, depuis cette époque, ont dominé les régions occupées par les Arabes, «mais l'influence des disciples du Prophète est restée immuable - affirme G. Rivoire. Dans toutes les contrées de l'Afrique et de l'Asie, où ils ont pénétré, depuis le Maroc jusqu'à l'Inde, cette influence (2) semble s'être implantée pour toujours. Des conquérants nouveaux sont venus remplacer les Arabes : aucun n'a pu détruire leur religion et leur langue». En Perse, l'arabe devint - reconnaît Vintejoux - la langue officielle adoptée par les poètes eux-mêmes», le pehlvi continuait à être parlé «comme patois national dans la montagne». On verra comment la langue arabe continuera à prédominer dans les siècles suivants ; elle allait bientôt constituer l'élément essentiel de lourdou, langue culturelle des Hindous, où près de la moitié des termes est d'extraction arabe. Si certains poètes, comme Firdaousi, l'Homère iranien (qui apprit pourtant à fond la langue arabe), écrivirent dès la fin du X^e siècle en persan, c'est encore en arabe que seront écrits la plupart des ouvrages scientifiques (3), tels l'Encyclopédie médicale de Rhazès et la majorité des ouvrages du célèbre Avicenne qui a mérité le surnom de «Prince de la Science». C'est que le vaincu est allé spontanément au vainqueur musulman et l'emprise de la langue arabe s'est révélée si puissante, qu'en Espagne même, les chrétiens ne sauront plus le latin (au IX^e siècle) et les textes des conciles mêmes

devront être traduits en arabe.

Les meilleurs écrits de la langue grecque étaient déjà traduits en arabe, sous les auspices des premiers Khalifes abbassides. La passion avec laquelle les Arabes s'adonnèrent alors aux études littéraires «dépasse même celle qui se manifesta en Europe à l'époque de Renaissance». La langue arabe qui se plia, d'autre part, aux exigences d'une nomenclature nouvelle, «se propagea dans toutes les parties de l'Asie et détrôna définitivement les idiomes anciens» (Visages de l'Islam). elle détrôna même le latin, surtout dans la presqu'île ibérique où le cordouan Alvaro, un des plus actifs champions de la réaction anti-musulmane au IX^e siècle, déplorait l'ignorance du latin et s'écriait, dans un passage souvent cité de son *Indiculus Luminosus* : «Mes coreligionnaires aiment à lire les poèmes et les œuvres d'imagination des Arabes : ils étudient les écrits des théologiens, non pour les réfuter, mais pour se former une diction arabe correcte et élégante... Tous les jeunes chrétiens qui se font remarquer par leur talent ne connaissent que la langue et la littérature arabes : ils lisent et étudient avec la plus grande ardeur des livres arabes : ils s'en forment, à grands frais, d'immenses bibliothèques, et proclament partout que cette littérature est admirable... Quelle douleur ! Les chrétiens ont oublié jusqu'à leur langue religieuse, et sur mille d'entre nous, vous en trouverez, à peine, un seul qui sache écrire convenablement une lettre en latin à un ami ! mais s'il s'agit d'écrire en arabe, vous trouverez une foule de personnes qui s'expriment convenablement dans cette langue avec la plus grande élégance et vous verrez qu'elles composent des poèmes préférables, sur le point de vue de l'art, à ceux des Arabes eux-mêmes». M. Levi Provençal en a emprunté un extrait dans son ouvrage sur la civilisation arabe en Espagne, parue avant la dernière guerre.

Les nations conquises par l'Islam n'ont pu résister à la beauté de l'expression verbale des sentiments et de la pensée du peuple arabe, dont aucun plus que lui n'a porté à un plus haut degré de virtuosité la magie de la parole et l'art de la versification. Viardot, qui a esquissé, il y a déjà plus d'un siècle, un célèbre essai sur l'histoire des Arabes et des Maures d'Espagne, n'a pas manqué de constater la richesse inouïe de la langue des Arabes. «Le nombre de leurs poètes, affirme-t-il, est prodigieux ; tout homme adonné aux travaux de l'esprit, fût-il astronome, médecin, chimiste, joignait à son talent spécial le talent général de poète. Faire des vers était, pour eux, une occupation presque familière, et leurs entretiens mêmes étaient souvent mêlés d'improvisations que rendait possible l'extrême richesse d'une langue dont le dictionnaire (celui d'Al Firouzabady) ne comptait pas moins de

soixante volumes, et portait pour titre l'Océan - Quamous - comme si ce mot eût pu, seul, exprimer l'immensité du sujet». L'auteur de la Poésie andalouse, citant Al Qazwini, fit remarquer que la plupart des habitants de Silves étaient capables de composer des vers : si l'on avait sollicité un paysan en train de labourer, «il aurait pu - dit De Giacomo - improviser des vers sur un sujet quelconque». Dozy va jusqu'à déclarer que tout le monde y était poète.

La langue arabe, déjà «si souple et si riche au temps des Mo'allakats», atteint au X^e siècle, en pleine période abbasside, l'apogée de sa perfection. Victor Bérard qualifie le parler arabe de ce temps comme «le plus riche, le plus simple, le plus fort, le plus délicat, le plus solide, le plus flexible, le plus chatoyant des parlers humains, trésor féerique où la verve des générations entassa les plus prodigieuses des collections de métaphores, de délicatesses, de politesse, d'arabesques audacieuses, subtiles ou splendides ! «Chose étrange et sans pareille, chez les autres peuples : les bédouins étaient les véritables détenteurs des trésors de la langue, «les maîtres innés de la prosodie arabe». C'est d'eux que tout poète acquit l'incomparable richesse de son vocabulaire et sa virtuosité de versification. L'influence de l'arabe devenait au Moyen-Age d'autant plus marquée qu'une bonne partie de l'Europe méridionale le considérait «comme le seul véhicule des sciences et des lettres». «Ses progrès furent tels que les autorités ecclésiastiques avaient dû faire traduire en arabe la collection des canons à l'usage des églises d'Espagne. Jean Séville se vit dans l'obligation de rédiger en arabe une exposition des Saintes Ecritures. En même temps, des livres de religion et de droit musulman étaient traduits en langue romaine» (G. Rivoire). En Andalousie, tous les contrats étaient rédigés en arabe : on en a découvert près de deux mille textes (4) «Les esthètes andalous avaient, les premiers, déclaré abandonner volontiers toutes les pauvretés de la littérature latine, pour quelques vers arabes» (Max Vintéjoux). De même en Sicile, où le roi normand était vêtu à l'orientale, son manteau d'apparat était brodé de lettres arabes ; le sceau et les monnaies portaient des inscriptions bilingues. Bref, «l'arabe était devenu - affirme celui qui a eu le mérite d'approfondir ce «Miracle Arabe» - une langue internationale du commerce et de la science» (5).

Mais comment et quand l'arabe acquit cette prépondérance ? Il y eut, à notre sens, deux moyens essentiels, qui procèdent, tous deux, d'un même facteur : le rayonnement de la civilisation arabe. Les intellectuels ont profité de la richesse de l'arabe pour en imprégner leur vocabulaire scientifique ; mais auparavant les universités qui dans les sciences physiques, naturelles et médicales, ainsi que dans leurs controverses

philosophiques, puisaient dans une bibliographie arabe si riche et si variée, en conservaient la terminologie ; surtout celle qui touchait aux sujets inconnus des Grecs. Entre temps, le « brassage » social n'a pas manqué d'influer profondément sur certains patois méditerranéens. L'influence de l'arabe sur certaines langues a atteint un degré tel que d'aucuns ont évalué à 25 % la contribution de la langue de Mahomet dans l'élaboration de l'espagnol, et à plus de 3.000 le nombre des mots arabes empruntés par le portugais. D'ailleurs la langue avec laquelle les Portugais du Maroc correspondaient en plein XVI^e siècle était un arabe corrompu de termes marocains qu'ils écrivaient en caractères arabes (Histoire du Maroc, G. De Chabrevière, p. 273). D'autres dialectes, comme le maltais, empruntèrent à l'arabe la majorité de leur vocabulaire ; nous avons eu récemment l'occasion de lire un discours officiel prononcé par une haute autorité maltaise : on n'aurait éprouvé aucune difficulté à le comprendre, d'autant plus que le patois maltais s'apparente aux dialectes arabes de l'Afrique du Nord (6).

En Sicile on a découvert une épitaphe chrétienne rédigée en arabe et datée de l'ère hégérienne, soixante ans après la fin de la domination arabe. La langue hellénique elle-même fit de larges emprunts à l'arabe ; mais les termes hellénisés sont devenus méconnaissables. Certaines des grandes universités occidentales se sont préoccupées, très tôt, de la diffusion de l'arabe devenu langue internationale de civilisation.

Déjà en 1207 après J.C. on signalait à Gênes, un institut pour l'enseignement de l'arabe. Plus tard, le Concile oecuménique de Vienne organisa cet enseignement en Europe, par la création de chaires dans chacune des principales universités d'Occident. Mais ce sera surtout au XVII^e siècle que l'Europe du Nord et de l'Est s'engagea résolument dans l'étude et la propagation de la langue arabe ; ce n'est qu'en 1636 que le gouvernement suédois décréta l'enseignement de l'arabe ; on s'élança, dès lors, en Suède, dans l'édition des ouvrages de l'Islam. L'étude des langues orientales, dont l'arabe, fit son apparition en Russie, sous Pierre le Grand qui de Moscou, dépêcha en Orient cinq étudiants russes. En 1769, la reine Catherine en rendit l'enseignement obligatoire ; en 1816, une section des langues sémitiques s'éleva dans l'université de Pétersbourg.

L'emprunt direct à l'arabe a marqué d'abord le domaine scientifique. Un grand nombre de termes employés en chimie et ailleurs sont d'origine arabe, tels l'alcool, l'alambic, l'élixir, l'algèbre, l'algorithme, etc... En Botanique, « la majorité des noms de fleurs cultivées, dit M. Levi Provençal, témoigne encore, en espa-

gnol, d'un emprunt direct à l'arabe qui les avait lui-même empruntés au persan. Même plusieurs de ces noms, par delà les Pyrénées, sont passés dans le vocabulaire français, tels : l'abricot, l'azérole, le jasmin, le coton, le safran, etc... » (Civilisation arabe en Espagne). Le même auteur signale dans un autre ouvrage : l'Espagne musulmane aux X^e siècle - que « la terminologie de l'irrigation est presque toute entière arabe ». (7).

Plusieurs bijoux portent encore en Espagne des noms arabes. La technique savante de l'art architectural musulman devait fortement imprégner le vocabulaire espagnol, de la construction. Bref, la langue espagnole ainsi que celles de certains pays d'Amérique Latine, reflètent, assez, cette influence culturelle, économique et sociale, exercée en Méditerranée et outre-Atlantique, par notre civilisation (8).

Un grand savant italien a fait remarquer que la plupart des termes arabes qui firent irruption, en nombre inouï, dans la langue romaine, ne furent nullement véhiculés, par un expansionnisme colonial, mais plutôt à travers le rayonnement intellectuel de l'Islam.

Le vocabulaire spécial à la chrétienté fut marqué d'une profonde empreinte arabe. Le baron Carra de Vaux, catholique fervent, n'a-t-il pas reconnu que « l'Islam a donné au christianisme un mode de philosopher, fruit du génie naturel de ses enfants », et que « ses philosophes ont préparé le langage scolastique qui, usité par le christianisme, lui a permis d'achever son dogme et d'en parfaire l'expression » ? (penseurs de l'Islam). Le fait paraît naturel, étant donné la « part du péripatétisme musulman dans la formation de la scolastique médiévale, le rôle qu'un Avicenne ou un Averroès y ont joué, l'influence qu'ils ont exercée sur les plus illustres penseurs de la chrétienté ». (G. Rivoire).

Des intellectuels musulmans ont, d'autre part, contribué effectivement à la diffusion de la langue arabe, par l'élaboration de dictionnaires gréco-arabes, latino-arabes et hispano-arabes, dont l'Escorial conserve encore des exemplaires inédits (9).

Ce même rôle que les Arabes ont joué au Moyen Age, ils l'avaient déjà joué dans l'Antiquité. Reprenant le titre de l'ouvrage de RENAN, Israël Wolfenson (Histoire des langues sémitiques, le Caire, 1926) incite les Orientaux de langue arabe à étudier la linguistique et la philologie sémitiques, pour se convaincre de la grandeur de leurs ancêtres et du rôle que ceux-ci ont joué dans la civilisation ancienne du monde. Il a insinué qu'en dénigrant l'Arabisme et son rayonnement, les Orientalistes n'ont eu que « des

buts religieux et colonialistes».

Le professeur Massignon a déclaré à l'intention de ceux qui s'ingénient à minimiser la portée du véhicule de la pensée arabe, que «c'est en arabe et à travers l'arabe, dans la civilisation occidentale, que la méthode scientifique a démarré». La valeur du vocabulaire dialectique, psychologique et mystique, «put rajeunir, ajoute-t-il, la pensée occidentale, comme les Mille et une Nuits de Galland ont rafraîchi la mentalité du XVII^e siècle, saturée des fables milésiennes de

la Grèce et de Rome.»

Louis Massignon affirme ailleurs que «la religion et la culture impriment partout un «cachet arabe» et la langue arabe demeure la langue liturgique de l'Islam.

«L'arabe, dit-il encore, est un pur et désintéressé instrument linguistique de transmission internationale des découvertes de la pensée... La survie internationale de la langue arabe est un élément essentiel de la paix future entre les nations». (10)

(1) Se référer à l'ouvrage du professeur Abdelaziz Benabdellah «les Grands Courants de la Civilisation du Maghreb» (Casablanca. 1957)

(2) Citant la langue arabe, Gustave Le Bon précise dans la civilisation des Arabes /pp. 473-474) que «devenue la langue universelle de tous les pays où ils (les Arabes) ont pénétré, elle a remplacé entièrement les idiomes précédemment parlés, tels que le syriaque, le grec, le copte, le berbère, etc... Il en fut de même en Perse pendant longtemps ; et, malgré la renaissance du persan, l'arabe est resté la langue de tous les lettrés».

(3) «aujourd'hui encore, c'est dans les ouvrages arabes que les Persans étudient les sciences, la théologie et l'histoire» (Ibid p. 174).

(4) L'arabe est demeuré la langue véhiculaire de la culture et de la pensée en Espagne jusqu'en 1570. Dans la région de Valence, des villages employèrent l'arabe pour langage jusqu'au début du XIX^e siècle. Un professeur de l'Université Madrilène réunit 1.151 contrats d'achat et de vente rédigés en arabe comme spécimens usités en Andalousie par les Espagnols (Los Mozarabes de Toledo en Los Siglos XII y XIII).

(5) Citant Dozy, Gautier précise dans ses Siècles Obscurs du Maghreb que «l'Andalou avait pour la littérature latine la plus profonde indifférence, le plus profond mépris. C'était pour lui des niaiseries, des balbutiements informes. Au contraire, il sentait profondément la littérature arabe, il en jouissait infiniment, en toute sincérité» (p. 259). Il affirme dans la même page : «pour des vers arabes, un Andalou aurait donné toute la littérature latine. C'est une mesure du prestige arabe. Une arme puissante pour conquérir les cœurs».

Georges d'Antioche, amiral de Roger, roi de Sicile, a bien été «l'esprit le plus délié, le meilleur général du temps, versé dans la connaissance de l'arabe» (Les Almohades, millet, p. 67).

(6) «La langue arabe, dit Gustave Le Bon, est une de celles qui présentent le plus d'homogénéité. Elle possède bien sans doute plusieurs dialectes, tels que ceux de Syrie, d'Arabie, d'Egypte et l'Algérie, mais ils ne diffèrent entre eux que par des nuances très légères... Alors que les habitants d'un village du Nord et d'un village du Sud de la France ne comprennent pas un mot de leurs idiomes réciproques, un habitant du Maroc septentrional comprendra aisément un habitant de l'Egypte ou de l'Arabie» - (Civilisation des Arabes ; p. 472).

(7) Citant Sédillot, Gustave le Bon dit : «Il était naturel que les Arabes, maîtres de la Méditerranée depuis le VIII^e siècle, donnassent à la France et l'Italie la plupart des termes de marine ; l'arabe a influencé aussi la terminologie, «en matière d'armée, d'administration, de chasse, de science...» (Ibid, p. 474).

(8) «En France même, la langue arabe a laissé des traces importantes, Sedillot fait remarquer avec raison que les patois de l'Auvergne et du Limousin sont peuplés de mots arabes et que les noms propres y affectent à chaque pas une forme tout arabe» (Ibid, p. 474).

C'est Golius, professeur d'Arabe à Leyde, qui présenta la députation marocaine aux Etats-Généraux à La Haye en 1659 (Godard p. 491). Nicolas Clénard vint à Fès en 1540 où il forma le dessein de consacrer ses talents en philologie arabe à la réfutation du Coran (Ibn 494). Hubert, médecin de roi du Maroc au début du XVII^e siècle, fut professeur d'arabe à Paris (Ibid 499).

(9) Père Sousa Baptista, né à Damas de parents arabes, a écrit en 1789 un dictionnaire des mots portugais d'origine arabe (comportant 160 pages).

«Dozy et Engelmann ont pu composer tout un dictionnaire arabe-grec, arabe-latin, arabe-espagnol qui eurent des Musulmans pour auteurs » (Ibid, p. 466).

(10) L'arabe «présente l'avantage-dit montagne-d'être le véhicule d'une civilisation universelle et de se prêter à l'expression d'une pensée religieuse ou politique» (Les Berbères et le Makhzen, R. Montagne, P.52).